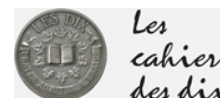


Les Cahiers des dix



Le voyage en Europe de N.-E. Dionne

Gilles Gallichan

Numéro 48, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015606ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015606ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallichan, G. (1993). Le voyage en Europe de N.-E. Dionne. *Les Cahiers des dix*, (48), 165–200. <https://doi.org/10.7202/1015606ar>

Le voyage en Europe de N.-E. Dionne

Par GILLES GALLICHAN

L'historien et bibliothécaire québécois Narcisse-Eutrope Dionne (1848-1917) était un homme de cabinet et un infatigable travailleur intellectuel, ce qui ne l'empêchait pas d'adorer les voyages. Il plaçait d'ailleurs au rang de ses projets les plus chers celui de «faire un grand voyage dans le vieux monde¹». Ce rêve, il le réalisa à l'occasion d'un périple qui fut à la fois voyage de noces, pèlerinage et délégation officielle au premier congrès international antimaçonnique tenu à Trente, en Autriche². De ce voyage qu'il fit de septembre à décembre 1896, Dionne a laissé une relation détaillée, un journal demeuré manuscrit qu'on a retrouvé, il y a quelques années, dans les archives de sa famille³.

-
1. Lettre à Emma Bidégaré, 27 octobre 1895, fonds Narcisse-Eutrope Dionne (collection privée), *Elle! Journal d'octobre 189**, Du 20 au 31 inclusivement., [1895], 2^e série.
 2. Avant la Première Guerre mondiale, Trente était située sur les marches de l'Empire austro-hongrois. La ville et sa région furent annexées à l'Italie en 1919.
 3. La majeure partie des archives de Narcisse Dionne appartiennent à Mme Marie-Anna Bédard-Dionne, l'épouse de feu Pierre Dionne, fils de l'historien. En 1983, à l'occasion d'une exposition sur N.-E. Dionne, tenue à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, Mme Dionne accepta de prêter ses documents et on découvrit alors cette relation de voyage parmi plusieurs autres documents remarquables. Depuis, les archives de l'Assemblée nationale ont fait une copie de ce fonds et un inventaire en a été dressé.

Dionne rédigea ce journal en 1897 à partir de ses notes et de ses souvenirs⁴. Il y a rassemblé une foule d'informations, ses horaires de train, des menus, des programmes de spectacles, des cartes de visite, des notes d'hôtel qui nous permettent de reconstituer presque d'heure en heure le récit de son voyage.

Avec ce récit, Dionne nous a laissé un portrait vivant de lui-même, un tableau de son époque et de son milieu social, un témoignage de ses valeurs et de ses goûts. Nous allons ici retracer l'histoire et l'itinéraire de ce voyage européen de Narcisse Dionne et d'Emma Bidégaré, qui devint cette année-là la compagne de sa vie.

Le journaliste, le voyageur et l'historien

En 1896, Narcisse Dionne a 48 ans et il est au sommet de sa carrière. C'est un notable estimé à Québec, un homme grand, élégant, un fin causeur qui, sans être un mondain, s'exprime toujours avec aisance en public. Il est connu et respecté non seulement à Québec où il vit depuis plus de vingt ans, mais également dans tout le Canada et à l'étranger.

Originaire de Saint-Denis de Kamouraska, il a fréquenté le Collège de La Pocatière et a fait des études de théologie. Il s'est ensuite orienté vers la médecine. C'est d'abord comme médecin qu'on l'a connu à Saint-Roch de Québec. Puis, en 1880, il entreprit une carrière de journaliste. Il entre au *Courrier du Canada*, journal conservateur de Québec, et en devient bientôt le rédacteur en chef. Il y travaille avec son ami et compatriote Thomas Chapais et, comme lui, se sent attiré par les charmes de Clio, à qui il consacre ses loisirs.

4. Il s'agit d'un gros in-folio manuscrit qui a deux pages de titre séparées par six feuillets vierges. La première porte le titre de *Journal d'un voyage en Europe du 8 septembre au 12 décembre 1896. États-Unis, France, Autriche, Belgique, Allemagne, Italie. 1897*. Sur la seconde est écrit: *Voyage de Québec à Naples, du 8 septembre au 12 décembre 1896*. Et le voyageur y a collé une illustration publicitaire de la Compagnie Quebec Central Railway. À moins d'indication contraire, toutes nos citations sont extraites de ce journal.



Narcisse-Eutrope Dionne, vers 1895. (Collection privée)

C'est à cette époque qu'il fonde, avec des collègues du monde journalistique, la Presse Associée de Québec. C'est l'une des premières associations du genre au pays⁵, et l'un de ses buts est de multiplier les échanges avec des journalistes du Canada anglais et des États-Unis. Voilà une occasion pour Dionne de satisfaire son goût des voyages.

À titre de secrétaire de la Presse Associée, il organise des excursions en train ou en bateau où l'on invite des journalistes canadiens et américains à découvrir les beautés pittoresques du Saguenay, du Bas-Saint-Laurent ou de la Gaspésie. Chaque escale est une occasion de fêtes, de discours et de banquets. Les reporters sont unanimes à féliciter Dionne pour ces tournées de promotion toujours réussies⁶. Lui-même reconnaît ses talents et son expérience en la matière. Il écrit en 1895:

J'ai l'expérience de quinze années de navigation sur terre et sur mer. C'est moi qui ai organisé toutes les excursions de presse et chacune d'elles a été marquée du plus grand succès. C'est assez dire que je ne suis pas novice, et il fait bon de ne pas l'être quand on voyage. Autrement on s'expose à mille embarras, sans compter qu'il faut suppléer par l'argent aux connaissances qui font défaut⁷.

En retour, il est invité partout sur le continent et se taille la réputation d'un grand voyageur. Un chroniqueur dira de lui: «Il a vu toutes les provinces de notre Canada, et a parcouru les États-Unis du nord au sud et de l'est en ouest⁸.» C'est sans

5. J. Saint-Pierre, *Les chroniqueurs parlementaires, membres de la Tribune de la presse de l'Assemblée législative de Québec. 1871 à 1921*, thèse de doctorat, Université Laval, 1993, p. 322-323; voir aussi *L'Union des Cantons de l'Est*, 18 août 1883, *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 29 août 1885. Selon Jean De Bonville, la Presse Associée est davantage un cercle de propriétaires-éditeurs de journaux qu'une véritable association professionnelle. J. De Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy, P.U.L., 1989, p. 164.

6. On trouve dans le fonds Dionne un spicilège de coupures de journaux relatives aux excursions de la Presse Associée, pour les années 1883 à 1887.

7. Lettre à Emma, 9 décembre 1895, fonds Narcisse-Eutrope-Dionne, *Elle!!! Mon journal. Du 9 décembre au 1^{er} janvier 1896*, 4^e série.

8. *Biographies et portraits d'écrivains canadiens*, 1^{re} série, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 47.

doute pour mieux connaître le monde qu'il est aussi membre actif de la Société de géographie de Québec⁹. Mais, par-dessus tout, c'est l'idée d'un voyage dans les Vieux-Pays qui le séduit depuis longtemps.

En 1892, grâce à ses amis du parti conservateur maintenant au pouvoir à Québec, il obtient le poste de Bibliothécaire de la Législature. C'est un poste prestigieux qu'a occupé avant lui le poète de Lotbinière, Léon-Pamphile LeMay. Dionne a, lui aussi, une solide réputation d'écrivain, non pas comme poète, mais comme historien. Son *Jacques Cartier* lui a mérité en 1889 le prix du lieutenant-gouverneur et, deux ans plus tard, il publie *La Nouvelle-France de Cartier à Champlain, 1540-1603* et le premier tome d'une biographie de Samuel de Champlain qui sera longtemps considérée comme un ouvrage majeur sur le fondateur de Québec¹⁰.

Son arrivée à la bibliothèque parlementaire ne ralentit pas son activité de chercheur. Il est reçu en 1893 à la Société royale du Canada et commence à publier une série de biographies, dont celle de C.-F. Painchaud, le fondateur du Collège de La Pocatière et celle de Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, dont la mission au Canada en 1841 a marqué l'histoire religieuse du pays. Toutes ces recherches élargissent son horizon intellectuel, enrichissent son érudition et nourrissent son désir de voir un jour l'Europe.

Le veuf amoureux

En juillet 1895, le deuil frappe Narcisse Dionne. Son épouse, Marie-Laure Bouchard, meurt subitement et le laisse avec trois jeunes enfants. Il en est profondément affecté.

9. *Indicateur de Québec et Lévis*, Québec, Demers, 1891, p. 76.

10. Pour connaître l'œuvre de Narcisse-E. Dionne, on consultera Fernande Villemaire, *Bibliographie de Narcisse-E. Dionne*, coll. Bibliographie et documentation, n° 15, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1983, xiii, 102 p.; le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome 1: *Des origines à 1900*, Montréal, Fides, 1980, 998 p., et Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, P.U.L., 1978, 474 p.

La fatigue m'avait énervé au point que je ne dormais plus du tout: perte totale du sommeil. Les drogues du médecin me jetaient dans une espèce d'assoupissement d'où mon cerveau ne retirait aucun bien-être. Bref, je commençai à croire que j'irais rejoindre mes chers défunts¹¹.

Quelques semaines plus tard, prenant un peu de repos à l'hôtel Champêtre de Château-Richer, il rencontre Emma Bidégaré et tombe éperdument amoureux de cette charmante personne de quinze ans sa cadette. «Je vous aime jusqu'à aimer souffrir pour vous, jusqu'à aimer mes inquiétudes, mes tourments¹².»

Emma est la fille de Pierre Bidégaré, un marchand de cuir prospère établi à Saint-Roch, et de Marie-Zoé Roy. Elle est la seule survivante des enfants de cette famille et demeure très attachée à ses parents. À 32 ans, femme cultivée et pieuse, elle a presque renoncé à un éventuel mariage pour se consacrer à ses vieux parents. Le père, d'ailleurs, s'oppose au mariage de sa fille, aussi répond-elle d'abord discrètement aux avances de Dionne.

Celui-ci ne renonce pas et redouble d'ardeur pour lui prouver son amour et la sincérité de ses sentiments. «Je ne crains plus guère que l'opposition de votre père que vous m'avez fait pressentir dans votre lettre du 2 octobre [1895]¹³.» Pendant des semaines, il se confie à elle dans son journal intime. Au fil des jours, le goût de vivre lui revient en même temps que l'amour et l'espoir. Il rêve à sa nouvelle compagne et au voyage qu'il fera peut-être avec elle.

Voyageur par tempérament, je me propose de courir un peu le monde. Vous ne souffrirez pas de ces déplacements qui, dans

11. Lettre à Emma, 29 octobre 1895, fonds Narcisse-Eutrope Dionne, *Elle! Journal d'octobre 1895*. Du 20 au 31 inclusivement, 2^e série.

12. Lettre à Emma, 17 novembre 1895, fonds Narcisse-Eutrope Dionne, *Elle! Journal*, du 14 novembre inclusivement au 1^{er} décembre 1895. 3^e série.

13. Lettre à Emma, 17 mars 1896, fonds Narcisse-Eutrope Dionne, *Elle! Journal de ma vie cachée*, 8^e série.

la vie, sont considérés comme utiles à la santé et salutaires pour l'esprit.

Vous qui aimez à vous instruire, vous aurez l'occasion belle non seulement de vous livrer à des lectures attrayantes, mais encore d'orner votre esprit par des excursions habilement dirigées¹⁴.

Plus son amour grandit, plus il pense à ce voyage de noces:

Je me propose, aussitôt mon mariage réglé et béni par l'Église, de faire un voyage avec la moitié de moi-même la plus chère. La question, la grande question est de décider où nous irons porter notre bonheur. Sera-ce au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest?¹⁵

Il pense à plusieurs destinations possibles: la côte du Pacifique en traversant les États-Unis, la vallée du Mississippi et la Louisiane ou encore la Nouvelle-Angleterre jusqu'à Washington. Mais ce dont il rêve surtout, c'est d'une traversée de l'Atlantique:

C'est le voyage qui me tient le plus à cœur, comme le plus intéressant, le plus agréable et le plus utile. J'y suis préparé d'avance et m'y prépare toujours, car on ne peut jamais être trop renseigné sur ces vieux pays, pleins de merveilles¹⁶.

Malgré les déclarations solennelles, les promesses et les projets de voyages, Emma demeure avare de réponses et Narcisse se languit.

Si le cœur vous en dit, nous lèverons le pied pour aller à la découverte du vieux monde. [...] Si, au contraire, vous prévoyez que ce mariage ne peut pas s'effectuer bientôt ou jamais, je partirai seul, dès cet automne, pour un voyage d'Europe de cinq ou six mois. J'y serais allé plus tôt, si je n'avais pas eu l'espoir de réaliser ce mariage. [...] Je n'ai point voulu entreprendre un aussi long voyage sans vous¹⁷.

14. Lettre à Emma, mars 1896, *Ibid.*

15. Lettre à Emma, 9 décembre 1895, fonds Narcisse-Eutrope-Dionne, *Elle!!! Mon journal du 9 décembre au 1^{er} janvier 1896*, 4^e série.

16. *Ibid.*

17. Lettre à Emma, 16 mars 1896, fonds Narcisse-Eutrope Dionne, *Elle! journal de ma vie cachée*, 8^e série.



N.-E. Dionne et son épouse Emma. Photo non datée, vers 1900. (Collection privée)

Pour tromper son ennui, il imagine, dans son journal, un tour du monde fictif pendant lequel il écrit à sa dulcinée de tendres lettres. Il énumère les ports d'Orient et toutes les échelles du Levant, il évoque Paul et Virgine, Roméo et Juliette, il décrit la Méditerranée et raconte, comme s'il y était, sa visite de Paris. Il fait preuve d'une imagination nourrie de nombreuses lectures. «Elle a dû comprendre que ces lettres de voyage [...] n'ont été qu'un travail rapide. [...] Aujourd'hui je mets un frein à mon imagination et cesse ces systèmes qu'elle pourrait juger puérile (sic)¹⁸.»

Des événements vont accélérer le cours du destin. Le père d'Emma meurt en juillet 1896 et avec lui disparaît le seul véritable obstacle à leur union. Ils s'épouseront donc en septembre¹⁹ et partiront pour l'Europe, car Narcisse a été désigné pour participer au grand congrès antimaçonnique de Trente.

La croisade antimaçonnique

Depuis l'encyclique de Léon XIII, *Humanum genus*, datée du 20 avril 1884, le monde catholique se mobilise contre la franc-maçonnerie. En France, dans les milieux catholiques et conservateurs, elle représente le moteur de toutes les révolutions depuis 1789 et le principe même de l'anticléricisme républicain. Le comte Albert de Mun, ténor du catholicisme social en France, écrivait en 1896:

Les hommes d'État qu'effraye l'approche de la révolution sociale demeurent cependant indifférents au progrès de la société maçonnique, quand ils ne s'en font pas les complices. C'est une étrange et funeste aberration²⁰.

18. Lettre à Emma, 4 mars 1896, *Ibid.*

19. En épousant Emma, Narcisse-Eutrope profite aussi d'un copieux héritage qu'elle reçoit de son père. Le 26 août 1896, Dionne écrit à son ami J.-R. Desjardins, procureur du Collège de La Pocatière: «La future est assez bien de sa personne: 33 ans! de l'intelligence, du cœur et... le dirais-je... une grosse bourse». Archives du Collège de La Pocatière, Fonds Desjardins, 99-LII.

20. «Le congrès antimaçonnique et M. de Mun», *Le Courrier du Canada*, 12 octobre 1896, p. 1.

Au Québec, la franc-maçonnerie est présente depuis longtemps et manifeste des signes de vitalité²¹. L'Église catholique s'applique à la dénoncer, la comparant à un cancer qui ronge la société, voire même à l'antéchrist.

C'est elle [la franc-maçonnerie] qui a soufflé la haine, la barbarie et l'affolement terrible et sans exemple que l'on a appelé la Révolution. C'est elle qui a brisé les trônes, tué les rois, renversé les autels et bouleversé les nations. [...] C'est elle qui a laïcisé l'école et corrompu les notions chrétiennes chez le peuple; c'est elle qui a dépouillé le Pontife-Roi de son pouvoir temporel²².

La presse conservatrice et catholique est particulièrement virulente contre les francs-maçons et applaudit à l'idée d'un congrès antimaçonnique international destiné à faire contre-poids au troisième grand congrès maçonnique de La Haye²³. On organise ce congrès dans le Tyrol autrichien, à Trente, la ville du Concile de la Contre-Réforme. Un appel est lancé au monde catholique pour qu'on y envoie les délégués de plusieurs pays.

Ce congrès se prépare dans un climat d'effervescence, de supposées révélations et de conversions aussi douteuses que spectaculaires²⁴. À Québec, Jules-Paul Tardivel, dans son journal *La Vérité*, fait écho à cette vision d'une Église catholique assiégée par les forces du mal. Il veut extirper la franc-maçonnerie du Canada français et voit dans ce congrès de Trente le premier acte de la lutte finale du bien écrasant le mal.

21. Jean-Paul De Lagrave, «La franc-maçonnerie à Montréal», dans *Montréal au XIX^e siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville. Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988). Textes colligés par Jean-Rémi Brault, Montréal, Leméac, [1990], p. 123-134. C'est précisément en avril 1896 qu'est constituée la loge Émancipation à Montréal. Voir Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, P.U.O., 1991, p. 11.*

22. «Le Congrès de Trente», *Le Messager de Saint-Antoine*, vol. II, n° 5, octobre 1896, p. 49-50.

23. Selon Tardivel, l'initiative de ce congrès revient au conseil directeur général de l'Union antimaçonnique d'Italie. *La Vérité*, 21 mars 1896, p. 3.

24. Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis*, Québec, P.U.L., 1967, p. 271-280.

Tardivel organise donc un comité local pour nommer des délégués parce qu'il désire ardemment assister à ce congrès. Mgr Bégin, l'administrateur du diocèse, est bien intéressé à une telle délégation, mais il préférerait y voir, par exemple, Thomas Chapais de préférence à ce Tardivel au zèle parfois encombrant²⁵. Parmi les délégués choisis figure non pas Thomas Chapais, mais son ami Narcisse Dionne, le respecté bibliothécaire de la Législature.

Du coup, Dionne peut réaliser son rêve d'un voyage de noces en Europe tout en participant au congrès de Trente à titre de représentant canadien. Il sera aussi accrédité correspondant officiel du *Courrier du Canada* par Chapais qui est trop heureux de profiter ainsi des services d'un journaliste d'expérience.

Narcisse et sa fiancée passent donc le mois d'août 1896 à préparer le départ tant souhaité. Voulant débarquer en France, Dionne réserve sa cabine à bord de *La Normandie*, un paquebot de la compagnie Transatlantique. Le couple partira de New York le 12 septembre 1896.

De Québec à New York

Emma et Narcisse se marient le matin du 8 septembre 1896 à l'église Saint-Roch de Québec, la paroisse des Bidégarré. Les nouveaux mariés traversent ensuite à Lévis pour y prendre le train des Cantons de l'Est, le Quebec Central Railway. Quelques amis les accompagnent à la gare; parmi eux se trouvent Mgr Charles-Octave Gagnon, l'archiviste de l'archevêché de Québec, l'avocat H.-A. Turcotte, Joseph Trudelle et Joseph Desjardins, les collègues de Dionne à la Bibliothèque.

La ligne du QCR suit la vallée de la Chaudière et les Cantons de l'Est jusqu'à Sherbrooke. Les voyageurs descendent ensuite vers Boston par la ligne du Boston Maine Railway qui traverse le New Hampshire et le Massachusetts. Pendant ce

25. *Ibid.*, p. 291-292.



Page frontispice du manuscrit de N.-E. Dionne

trajet, Dionne admire la beauté du paysage, il regarde avec des yeux neufs ces campagnes familières qui inaugurent pour lui le grand voyage de sa nouvelle vie.

Le trajet dure jusqu'au lendemain. Emma et Narcisse passent donc leur nuit de noces dans un wagon-lit roulant vers Boston. Au matin, ils se font conduire à l'hôtel Thorndike, rue Boylston, «joliment situé en face du jardin public, dans le cœur de la ville». Cet hôtel avait été recommandé à Dionne par un certain M. Stocking, agent de plusieurs compagnies de chemin de fer à Québec.

Mais Boston n'est qu'une escale et le temps presse. Dionne se hâte donc pour visiter la Bibliothèque publique, «un édifice superbe dans le style renaissance. Ouverte en 1894, cette bibliothèque est déjà l'une des plus considérables de l'Union américaine». Il se rend ensuite en «tramway électrique» jusqu'à Cambridge pour visiter «les vastes bâtiments de l'Université Harvard, la plus vieille, la plus riche et la plus célèbre d'Amérique». Il doit cependant se contenter d'une rapide visite de la bibliothèque universitaire.

En début de soirée, ils prennent le train de l'Old Colony qui les conduit à Fall River à la folle vitesse de 60 milles à l'heure. «C'est une vitesse presque vertigineuse. Ma compagne est quelque peu effrayée.» Une heure plus tard, ils embarquent à bord du *Puritan*, le bateau de la Fall River Line à destination de New York. «Il pleut à boire debout. Le vent fait pirouetter le *Puritan* auquel nous avons confié nos personnes pour la nuit.» Malgré cette mer agitée, les Dionne admirent «le bon ordre, le savoir-vivre des passagers et la politesse du personnel. C'est un voyage qu'il est bon de faire au moins une fois dans la vie.» Dans la nuit, le navire longe la côte du détroit de Long Island.

New York leur apparaît dans les lueurs de l'aube du 10 septembre. Le spectacle qui s'offre à eux les ravit: l'activité remuante du port, l'imposant pont de Brooklyn et la silhouette de Manhattan, déjà impressionnante en cette fin du XIX^e siècle. Ils s'installent à l'hôtel Saint Stephens, au coin de la 11^e rue et de Broadway. «On nous loge comme des princes, et

on nous nourrit aussi bien. Le service de la table par des nègres éblouit ma chère moitié.»

Ils passent deux belles journées à New York, malgré une chaleur suffocante.

Dans l'après-midi, visite du Parc central en voiture — \$ 4.00 — [...] La course en voiture est de 9 milles. [...] Nous entrons au Musée des Beaux-Arts qui renferme de jolies collections de sculptures et plusieurs tableaux anciens et très précieux.

Ils visitent aussi la cathédrale Saint Patrick, déambulent sur Broadway et se rendent à Brooklyn au cimetière de Greenwood «un des plus beaux d'Amérique».

Ce qui rend ce champ des morts surtout remarquable, c'est la disposition pittoresque des monuments funéraires, les lacs et cascades éparpillés ici et là, et la verdure du sol. Nous en avons été vraiment épris.

De retour à l'hôtel, le nouveau marié note: «[Nous avons fait] une courte visite dans les environs de notre hôtel, avant de nous livrer aux douceurs du sommeil». La nuit est chaude, «mon Emma souffre de la soif, elle ingurgite force rasades d'eau glacée».

La route de Trente

Le 11 septembre en soirée, Narcisse et Emma se rendent au quai 42, celui de la compagnie Transatlantique, et s'installent dans leur cabine à bord de *La Normandie*. Sur le navire, ils retrouvent des connaissances: Mgr Louis-Nazaire Bégin, de Québec, Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet, et son grand vicaire, l'abbé Louis-Victor Thibaudier, ainsi que l'abbé Thomas-Grégoire Rouleau, l'aumônier des zouaves de Québec. Cette délégation ecclésiastique se rend non pas à Trente, mais à Reims, pour assister aux cérémonies du XIV^e centenaire du baptême de Clovis, roi des Francs²⁶.

26. *Le Courrier du Canada*, 1^{er} septembre 1896, p. 4; *L'Électeur*, 11 septembre 1896, p. 2.

Il n'y eut pas de départ traditionnel au son des sirènes, sous une pluie de serpentins et de confettis. Le paquebot prit la mer le 12 septembre, à 5 heures du matin «lorsque nous dormions encore d'un profond sommeil». Mais l'Atlantique n'est pas des plus calmes.

Le roulis ne se fait pas longtemps attendre, et *La Normandie* nous berce ainsi presque durant toute la traversée de l'océan. Peu de personnes sont malades. Ma femme supporte l'épreuve avec la meilleure grâce du monde, et l'on dirait même qu'elle éprouve à ce jeu là un regain de santé.

Malgré la monotonie bourgeoise d'une traversée transatlantique, Dionne apprécie la bonne compagnie et la courtoisie toute française du commandant Deloncle.

Il nous place même à sa table, Mgr Bégin, ma femme, moi-même et Mgr Gravel à sa droite. Chaque repas est pour nous une heure de joie et d'une douce intimité.

Ils arrivent en vue des côtes françaises huit jours plus tard, le 20 septembre: «Nous aperçûmes la terre; d'abord l'île d'Aurigny et son port militaire, puis à distance, Cherbourg, la pointe de Barfleur. Enfin nous entrons dans la baie de la Seine.» Ils arrivent au Havre en soirée et passent une dernière nuit à bord du paquebot.

Ils disposent de cinq jours pour se rendre à Trente. C'est suffisant mais ils ne peuvent pas beaucoup s'attarder en route. Ils prennent le train vers Rouen, leur première escale française. La campagne normande est encore verdoyante, «le panorama est toujours enchanteur, et ma femme ouvre les yeux bien grands pour tout voir».

À Rouen, un ancien militaire à la retraite les guide dans les rues du vieux quartier. «Nous défilons à pied à travers les rues de la vieille cité normande. Tout nous charme: les rues, les enseignes, les édifices publics.» Dionne décrit avec minutie le vieux palais de justice, un monument du XV^e siècle. Il contemple la cathédrale, «un des édifices les plus grandioses de la Normandie». Il en admire la façade, qui «est d'une grande richesse», à l'époque même où elle fut peinte par Monet. La

visite de la cathédrale se fait en compagnie d'un personnage peu commun:

Nous avons visité la cathédrale en compagnie d'un majordome, type remarquable par son nez phénoménal. Est-ce bien un nez? Imaginez-vous un chou-fleur couleur de vin rouge ou encore trois ou quatre crêtes de coq soudées ensemble et vous aurez une idée imparfaite de la trogne de notre majordome. C'est à mon sens, la plus grande curiosité de Rouen, quoique Boedeker ne la mentionne pas dans ses guides.

Ils visitent encore Saint-Ouen, Saint-Maclou et le quai de la Bourse avant de reprendre le train pour Paris où ils arrivent deux heures plus tard. «Nos bagages visités par les préposés à l'octroi, nous hélons un cocher de fiacre, lequel nous conduit au No 6 de la rue Saint-Roch [coin de Rivoli], à l'hôtel de Paris et Osborne, tenu par M. E. Mivelaz.» Le fiacre roule dans Paris, il est 5 heures, il fait brun, néanmoins «la foule circule agitée, affairée. Un coup d'œil jeté à droite et à gauche, sur les boulevards, nous jette dans l'admiration. Tout nous semble beau dans cette grande métropole.» Paris venait de conquérir de nouveaux amants.

La chambre coûte sept francs par jour, ils s'y installent confortablement. Après le dîner, malgré la pluie, ils prennent encore un coche pour circuler sur les boulevards et découvrir la nuit de Paris. C'est une expérience que les Dionne n'oublieront pas. Ce soir-là, Narcisse note: «cette journée du 21 septembre est une de celles qui compteront dans notre voyage».

Le lendemain, il doit passer au bureau du Commissariat canadien, au 10, rue de Rome, et au Crédit lyonnais où il a transféré ses traites bancaires de voyage pour une somme de 9180 francs, soit environ 1800 \$ canadiens; une coquette somme. Dans l'après-midi, ils prennent le train de Lyon²⁷. Les Dionne sont de commerce facile et agréable, aussi ont-ils l'occasion de converser avec plusieurs passagers. À 23 heures, ils

27. Ils voyagent en seconde, le prix du billet de Paris à Lyon pour deux est de 77,40 f., soit environ 15,50 \$ canadiens.

arrivent fourbus. «C'était assez pour nos forces, et quand nous eûmes pris nos quartiers à l'hôtel de Bordeaux et du Parc, la joie était grande chez ma compagne.»

Le mercredi 23 septembre, ils visitent Notre-Dame de Fourvière. Dionne remarque son «style byzantin modernisé». Ils se rendent ensuite au couvent de Jésus-Marie, maison mère du couvent de Sillery où Emma a fait quatre années d'études. Elle y retrouve avec plaisir son ancienne directrice, mère Saint-Cyrille, née Irène Reynier, «qui fut pendant 25 ans supérieure à Sillery. [...] Nous revivons tous ensemble de la vie du Canada, à l'exception du goûter qui est très français.» À Jésus-Marie vit aussi sœur Saint-Côme, dans le siècle, Marie Bernard, une Gaspésienne de Carleton, heureuse de voir des compatriotes. Pour quelques heures, elle se fait leur cicérone dans la ville de Lyon. Avec elle, les Dionne visitent les vieux quartiers, font une promenade sur le fleuve en bateau-mouche et reviennent en tramway sur l'impériale. La journée se termine par un superbe dîner à l'hôtel Bellecour, «un des plus beaux de Lyon».

Le lendemain, ils sont à Voiron dans l'Isère, c'est leur journée à la Grande Chartreuse. Ils partent «dans une grande victoria tirée à deux chevaux». La voiture suit les défilés «où la route serpente entre de hauts rochers et où l'on a déjà une belle vue sur les montagnes. On rejoint ensuite, à Saint-Laurent-du-Pont, la route qui conduit à la Chartreuse.»

Narcisse va seul visiter la Grande Chartreuse, car les femmes n'y entrent pas. Il remarque la grande salle du chapitre, le cloître sur lequel donnent les cellules des pères et, bien sûr, la «jolie bibliothèque contenant 22,000 volumes».

De retour à Saint-Laurent, ils prennent le train vers Chambéry. C'est déjà le paysage des Alpes et ses reliefs escarpés, mais la nuit tombe, «nous n'y voyons plus goutte jusqu'à notre arrivée». Ils ne s'arrêtent que cinq heures à Chambéry, car Trente est encore loin. «Nous nous installons à l'hôtel de France, le meilleur de la ville. Bon dîner et bonne chambre. Un petit somme avant notre départ nous remet sur farine.»

Le train passe par le fameux tunnel du Mont-Cenis, percé en 1871 et long de treize kilomètres. C'est «un trajet remarquable», note Dionne, «la traversée se fait en une demi-heure, montre en mains». Ils quittent la France à Modane et le train file vers Turin, la capitale du Piémont; «nous ne faisons que l'entrevoir et y changer de train». Puis, c'est Milan, une autre escale trop courte.

Un cocher nous promène à travers les rues pendant une bonne demi-heure. [...] Nous essayons de nous faire conduire jusqu'à la place du Dôme, mais vainement, car notre cocher ne comprend pas un mot de français. Tout de même, nous avons une assez bonne idée de la ville dont les constructions sont superbes et artistiquement bâties.

De Milan à Vérone, le train met cinq heures et demie. Après un dernier transfert, les voyageurs arrivent enfin à Trente et débarquent au Grand Hôtel de Trente, à deux pas de la gare.

Le congrès de Trente

Trente, en 1896, est une ville de 22,000 habitants. «Elle se distingue par ses nombreuses tours, ses châteaux en ruines et ses larges rues. Elle est entourée de rochers grandioses qui en augmentent le caractère imposant.» Le souvenir du Concile qui s'y est réuni entre 1545 et 1563 est toujours présent. Trente demeure la ville catholique de la Contre-Réforme. Cette fois, elle accueille le premier congrès antimaçonnique international.

Le congrès s'inscrit dans une vaste opération médiatique voulant contrer l'influence de la franc-maçonnerie. L'ouverture a lieu le samedi 26 septembre en présence d'une assistance fort nombreuse²⁸. Le prince de Loewenstein est désigné Président du congrès et les délibérations ont lieu dans la chapelle du Séminaire «disposée à cette fin avec une finesse de goût remar-

28. On trouve une relation détaillée du congrès dans *La Vérité* du 24 octobre 1896, à la page 2; elle est faite d'après les journaux d'Europe, spécialement la *Voce Cattolica* de Trente. Tardivel fit aussi parvenir plusieurs lettres au journal pour raconter son voyage.

quable. Il y avait de l'espace pour 1500 personnes, et cet espace fut toujours bien rempli.»

Tardivel est présent mais à titre privé, il est accompagné de M. Edwin Hurtubise de Montréal, un ancien zouave. Le rédacteur de *La Vérité* loge au même hôtel que les Dionne; les deux hommes auront donc l'occasion de se croiser. Cependant, il ne semble pas exister une grande sympathie entre eux. Peut-être le rédacteur de *La Vérité* est-il contrarié que Dionne ait reçu à sa place les honneurs de la délégation, car Dionne est désigné parmi les vice-présidents du congrès:

Lors de la première séance, je fus nommé l'un des vice-présidents du congrès, en ma qualité de représentant du Canada. J'eus une place d'honneur sur l'estrade, à côté de plusieurs évêques, et de citoyens marquants d'Italie et d'Autriche²⁹.

Le congrès siège chaque jour de 9 heures à 13 heures en séances publiques et quatre comités siègent aussi pendant la journée. Parmi les autres Québécois présents³⁰ se trouvent Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, représentant le clergé canadien, et l'abbé Joseph Lizotte, curé de Roberval. Emma et Narcisse vont quelquefois leur rendre visite chez le comte Consolati qui est leur hôte à Trente.

Il y a aussi une cinquantaine de journalistes venus de partout qui assistent au congrès, parmi eux le célèbre Léo Taxil, auteur antimaçonnique que l'épiscopat porte alors en très haute estime³¹.

29. On désigna treize vice-présidents, un secrétaire général et quatre vice-secrétaires. Voir N.-E. Dionne, «Lettre de Trente. Le congrès antimaçonnique», *Le Courrier du Canada*, 15 octobre 1896 p. 2.

30. Il y a au congrès sept représentants du Canada français: Mgr Labrecque, l'abbé Lizotte, les abbés Marchand et Cournoyer, du Séminaire canadien à Rome, Tardivel, Hurtubise et Dionne. C'est une délégation relativement importante, puisque la France n'a pour sa part que vingt délégués. La grande majorité des participants sont italiens, autrichiens, allemands et espagnols.

31. Léo Taxil, pseudonyme de Gabriel-Antoine Jogard-Pages (1854-1907), était un ancien franc-maçon prétendument converti; il multiplia les succès de librairie en révélant les pires machinations maçonniques et en dévoilant les rites sataniques dont on soupçonnait les loges. Sa réputation s'écroula en 1897, lorsque furent dévoilées les supercheries dont il était l'auteur.

Emma est également présente aux assises, le deuxième jour «elle trouve une excellente place dans une loggia, en face de moi». Cet après-midi là une immense procession traverse la ville; 10,000 personnes défilent, le Saint-Sacrement en tête. Ils viennent de toute la région et ce sont «pour la plupart des gens du peuple». Le spectacle impressionne les congressistes:

La foi de ce peuple est bien vive, si on en juge par la ferveur avec laquelle il récite le chapelet et entonne ses chants pieux. Grandiose démonstration dont le souvenir est inoubliable. L'abbé Lizotte est touché jusqu'aux larmes.

Le soir, la dévotion cède la place à la fête, ce qui ne semble pas déplaire à Dionne qui aime les plaisirs de la vie autant que ceux de la foi.

Nous sommes témoins d'un joli spectacle. À deux pas de l'Adige, dans un jardin public, est groupée une masse de personnes venues pour la fête. Trois à quatre musiciens, hommes et femmes, font de la musique à profusion, pendant que les gens attablés sous les arbres, emplissent leurs estomacs de bière et de gâteaux. C'est un restaurant en plein air, éclairé à la lumière des lampes. La joie semble animer les propos. C'est un joli spectacle à voir.

Le congrès se déroule sans surprise. Le discours de Mgr Molo, évêque de Lugano en Suisse, «porta l'enthousiasme jusqu'à son comble. C'était un véritable délire. Ces Autrichiens sont très démonstratifs³².» On remarqua également le discours de l'avocat suisse Respini. «L'orateur a trouvé des accents d'une telle force que l'auditoire l'a acclamé à chaque phrase³³.» Les Dionne croisent à deux reprises Don Carlos, prétendant au trône d'Espagne.

Il arrive de Venise, où il réside ordinairement; pour protester par sa présence contre les loges maçonniques dont il a, paraît-il, à se plaindre. C'est un homme de haute stature, brun

32. N.-E. Dionne, «Lettre de Trente», *loc. cit.*

33. *Ibid.*

type espagnol, il a une suite de dames de sa famille et de leurs suivantes.[...] Que le trône d'Espagne lui soit léger.

Le 30 septembre, on discute du cas de la mystérieuse Diana Vaughan, une autre convertie prétendument cachée dans un couvent, et qui publie des écrits incendiaires contre la franc-maçonnerie.

Plusieurs croient que Diana Vaughan n'a jamais existé que dans l'imagination d'un écrivain français, d'un Léo Taxil quelconque, et ceux-là n'ajoutent pas trop de foi à ses dires. D'autres croient à son existence et admettent toutes ses révélations [...]. Il ne m'appartient pas de me prononcer sur cette grave question. D'autres qui l'ont étudiée sous toutes ses faces ne l'osent pas. Toujours est-il que cette discussion a créé du malaise³⁴.

Le débat fut acerbe et on en est revenu, dit-il, ennuyé, voire dégoûté.

Dionne devait parler à son tour, son discours était prêt, mais à la dernière minute il cède sa place à Mgr Labrecque:

J'ai préféré transporter mon privilège sur les épaules de Mgr Labrecque qui s'exécute d'assez mauvaise grâce. Nous l'avons rencontré à midi chez le comte Consolati, et à force d'insistances j'ai fini par le faire accepter.

Dans le reportage qu'il fait parvenir au *Courrier du Canada*, Dionne ajoute en toute humilité:

Le Prince de Loewenstein avait assigné au Canada une place d'honneur, et j'ai estimé, vous le concevrez facilement, que Mgr de Chicoutimi la méritait mieux que moi. Il a parlé et il a parlé de façon à nous faire absolument honneur³⁵.

Le congrès se termine comme il se doit par un *Te Deum* à la cathédrale. Narcisse adresse en soirée son reportage à Thomas Chapais et les nouveaux mariés peuvent enfin poursuivre tranquillement leur voyage de noces.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

D'Innsbruck à Paris

Les Dionne quittent Trente le 1^{er} octobre et arrivent à Innsbruck vers midi. Narcisse en décrit les monuments et les rues, il remarque l'université fondée en 1672 et qui compte environ 800 étudiants. «Ici a étudié Mgr Bégin pendant une année. À côté, l'église des Jésuites, puis la bibliothèque (110,000 vol.)» Ils visitent ensuite Bregenz sur le lac de Constance et observent «quantité d'ouvrages d'art, ponts, viaducs et tunnels». Le lendemain, ils traversent le lac et admirent le site, «tout est propre à faire une vive impression».

À Constance, «nous faisons presque tout le tour de la ville à pied, et nous nous écartons même quelque peu. Beaucoup de rosiers en fleur.» De là, ils prennent le train vers Strasbourg, traversant la Forêt Noire. Le 3 octobre, ils sont dans la capitale alsacienne, devenue ville allemande depuis un quart de siècle. Ils descendent à l'hôtel National.

De bonne heure sur pied, notre première visite est à la cathédrale que nous ne tardons pas à apercevoir dans sa majestueuse beauté. Quel monument, quelle délicatesse de forme! [...] La façade, décorée d'innombrables sculptures, est une des plus brillantes productions de l'art gothique.

Nos voyageurs ne manquent pas d'aller admirer le tombeau du maréchal de Saxe sculpté par Jean-Baptiste Pigalle et les autres grands monuments de la ville. Le bibliothécaire qu'est Dionne s'arrête un moment devant la statue de Gutenberg. «Sur la place Gutenberg s'élève depuis 1840 la statue de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, qui travailla à Strasbourg en 1436.»

Ils passent la frontière française à Auricourt «où, écrit Dionne, les douaniers français nous font subir l'opération du transvidage de nos colis». Puis, ils arrivent à Nancy. «Enfin, voici la ville de Mgr de Forbin-Janson et de Charles Dubois, rédacteur de la *Lecture au Foyer*, l'un de mes amis par correspondance.» Les Dionne logent au Grand Hôtel, place Stanislas, «la partie la plus brillante de la ville». M. Dubois habite tout près de là, place Vaudémont, avec sa femme et sa fille. Il fait à

son ami québécois les honneurs de sa table et lui présente les beautés et curiosités de sa ville.

M. Dubois vient nous chercher à l'hôtel et nous le suivons gaiement. Joli dîner avec champagne au dessert. Belle soirée et rendez-vous pour le lendemain matin, pour la messe.

Le dimanche, 4 octobre, ils vont à l'église Saint-Epvre entendre une messe basse et font ensuite la tournée des musées, des places et des églises. Pour le biographe de Mgr de Forbin-Janson, c'est un souvenir impérissable. «Nous avons gardé un agréable souvenir de la journée que nous avons consacrée à la visite de Nancy. Grâce à M. Dubois nous l'avons visitée en détail.»

Entre Nancy et Paris, ils prennent le train express qui fait le trajet en six heures. Ils entrent à Paris par la gare de l'Est «qui est d'une proportion grandiose. Il pleut à boire debout. Un cocher nous conduit à notre hôtel de la rue Saint-Roch où nous retrouvons la famille Mivelaz qui nous attendait.»

Paris, Nicolas II et Sarah Bernhardt

À Paris, Emma et Narcisse retrouvent aussi des amis canadiens. Au Commissariat canadien, ils rencontrent M. de Martigny, attaché au bureau d'Hector Fabre, puis ils vont à l'hôtel de France et de Lorraine, rue de Beaune, pour déjeuner avec les abbés Charles Bellemare, curé de Sainte-Geneviève de Batiscan, et Lucien Gagné, curé de Saint-Ferdinand d'Halifax. «Table médiocre», remarque Dionne, déjà habitué à la bonne cuisine.

Ils prennent ensuite le bateau-mouche pour une excursion sur la Seine.

Cette petite promenade sur la Seine est des plus charmantes, non pas seulement à cause des vues de la ville qu'à raison des types que l'on rencontre sur ces petits vaisseaux bien dignes de leur nom.

Ils font en coche le tour du Bois de Boulogne, la place de l'Étoile, les Champs-Élysées, la place de la Concorde et traver-

sent le jardin des Tuileries. Ils observent une ville plus animée que d'habitude:

Une foule énorme s'agite sur notre parcours. C'est que le czar de Russie va bientôt arriver, et que des préparatifs immenses de décoration des rues et des édifices sont en voie de transformer Paris en une ville plus que jamais féérique. Un grand enthousiasme agite les Parisiens.

Le soir, ils se rendent à l'Opéra qui présente *Faust* de Gounod. «Nous en revenons enchantés, éblouis, mais nullement édifiés.» Le 6 octobre, ils visitent Notre-Dame et la Cité et vont en tramway au cimetière du Père-Lachaise: «Nous en sommes un peu désappointés.» Au retour, ils tombent dans une foule dense qui acclame le tsar Nicolas II et la tsarine Alexandra. La place de la Concorde est illuminée et les feux d'artifice éclatent.

Tout Paris est en feu, car le czar est arrivé. Nous nous risquons à travers la cohue aussi épaisse qu'un mur de pierre. Les Parisiens jubilent, ils ont un roi! Tas de fous!

Le lendemain, Emma est incommodée par une rage de dents; néanmoins, ils se promènent sur les boulevards et se rendent au théâtre du Châtelet pour voir la pièce *Le tour du monde en 80 jours* de Jules Verne et Dennery. Cette pièce «attrayante à plus d'un titre» est à l'affiche au Châtelet depuis des années. «Le soir nous allons à la Gaieté entendre *Les cloches de Corneville*. Magnifique pièce, bonne musique, bons acteurs. Un éblouissement sur toute la ligne.» En revenant à l'hôtel, le couple est encore coincé dans la foule qui acclame le tsar. «Tas de badauds!», écrit Dionne.

Le 8 octobre, grande randonnée: ils visitent Saint-Sulpice, les Invalides et le tombeau de l'empereur, le Panthéon, le Luxembourg et le Jardin des Plantes. À la Comédie française, on joue *Montjoie* de François Coppée qui est alors au sommet de sa gloire. Malgré son mal de dents, Emma y accompagne son époux. Le lendemain, ils se promènent au Palais-Royal et vont visiter la Bibliothèque nationale que Dionne décrit avec admiration. «C'est la plus grande bibliothèque du monde.» Il

aurait bien aimé rencontrer le directeur, M. Léopold Delisle, mais celui-ci était absent.

Le dimanche, ils entendent la messe à Saint-Eustache «près des Halles centrales». Narcisse est impressionné par «l'excellente musique religieuse, donnée par Saint-Saëns, le célèbre organiste», mais, remarque-t-il, «peu de monde à la messe». En après-midi, ils sont au théâtre de la Porte Saint-Denis, dirigé par Constant Coquelin et son fils Jean. L'année suivante, Constant Coquelin entrera dans la légende en créant le rôle de Cyrano de Bergerac. En 96, au théâtre des Coquelin, on joue *Jacques Callot* de Cain et Adenis. «C'est surtout une pièce à grand effet. Nous n'en avons joui que médiocrement.» Le soir, à l'Opéra Comique, ils assistent à *Mignon*, «jolie pièce et jolis ballets [qui ont] quelque chose de plus attirant».

Dionne qualifie le 12 octobre de «grosse journée». De bonne heure, ils se rendent à Montmartre voir le chantier de construction de la basilique du Sacré-Cœur, «elle sera un des plus beaux monuments du culte catholique». Dans l'après-midi un fiacre les conduit dans le quartier de l'Élysée et au parc Monceau. Ils visitent aussi le Trocadéro, la tour Eiffel et les édifices de l'Exposition. Dionne profite également de son séjour à Paris pour rencontrer son «agent de librairie», M. Le Soudier, et il amène sa femme au théâtre de la Renaissance pour y voir Lucien Guitry et Sarah Bernhardt qui jouent la *Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas fils.

La pièce est mauvaise comme le roman d'où elle est tirée. La divine Sarah s'est surpassée dans son rôle difficile. Évidemment, c'est une grande artiste. Ce soir [13 octobre] nous faisons nos adieux aux théâtres parisiens.

Paris, Lourdes, Rome

Ils quittent Paris le 14 pour une excursion du côté de la Belgique et de la Rhénanie. C'est d'abord Bruxelles, que les Dionne visitent à pied. C'est «une très jolie ville, agréable à habiter; la population nous a paru courtoise et moins enthousiaste qu'à Paris». Emma ne manque pas l'occasion de visiter

un atelier de confection de dentelles et d'acheter «quelques articles du genre».

Mais le temps presse, on fait une courte visite à Gand, «vite et presse le cocher», on passe quelques heures à Bruges et une courte journée à Anvers. Bien entendu, pour Dionne, le musée Plantin s'impose autant que la cathédrale et ses tableaux de Rubens. «Le cocher nous mène et ramène à travers la ville le long des quais.» Puis, c'est Liège, «une ville jolie, fraîche, avec des édifices superbement construits». Il prend une heure pour rendre visite à M. Nagart dont le frère, Hadelin Nagart, habite Québec depuis dix ans et travaille au département de l'Agriculture.

Et ils repartent pour Cologne. Le trajet se fait à la diable.

Aujourd'hui [17 octobre] est une journée assez remarquable. Nous avons déjeuné à Liège, dîné à Verviers, soupé à Aix-la-Chapelle, et nous couchons à Cologne. Dites après cela que les Canayens ne sont pas voyageurs. Quelle journée, et que de fatigues pour ma tendre moitié!

Dionne reconnaît volontiers que «la merveille de Cologne est sa cathédrale gothique». Il y prolonge sa visite pour écouter les chanoines psalmodier les petites heures canoniales puis entendre l'orgue pendant la grand'messe. «Ces Allemands chantent merveilleusement.» Ce soir-là, ils sont à Trèves, à l'hôtel Venedig (de Venise). «Pour la première fois, nous voyons un poêle et nous le faisons allumer et chauffer au bois franc.»

Ils reviennent en France en passant par Metz et Pagny-sur-Moselle et s'arrêtent à Reims. Si Dionne ne manque pas l'occasion de visiter une cathédrale ou une bibliothèque, il ne dédaigne pas non plus s'arrêter dans la cité champenoise pour fureter un brin dans les caves de madame Pommery

À 75 pieds sous terre, sont installés les ouvriers qui préparent les champagnes. Des allées ou rues portant les noms des principales villes d'Europe et d'Amérique laissent apercevoir ci et là des entassements de bouteilles. Ces caves méritent d'être vues.

De retour à Paris, il passe au Crédit lyonnais, retire ses fonds «et 500 piastres en or américain», puis ils quittent Paris pour Versailles.

Adieu Paris! Quand te reverrons-nous? Tu passes pour la plus belle ville du monde. Sans doute tu as des charmes extérieurs bien apparents, mais qu'es-tu intérieurement? Je n'oserais le dire de crainte de t'affliger. Vis en paix tout de même jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous réunir de nouveau!!!

À Versailles, Dionne va rencontrer le père de Rochemonteix, s.j., l'auteur des *Jésuites en Nouvelle-France au XVII^e siècle*³⁶. «Nous causons amicalement pendant une heure.» Il retrouve aussi M. Charles Bréard, «avec qui [il est] en relation depuis au moins huit ans». C'est ce dernier qui les amène visiter le palais «qui n'a point d'égal en Europe [et qui] est visité par tous les étrangers qui viennent en France. [...] Tout y est superbe. [...] On y sent partout la main du grand roi. Que de richesses entassées dans ce petit coin de la France!»

Ils quittent Versailles le 22 octobre pour Mortagne dans le Perche, pèlerinage aux ancêtres normands des Canadiens français. En passant à Rambouillet, on lui indique la résidence du Président de la République, M. Félix Faure. Plus tard, il aperçoit la cathédrale de Chartres «et sa flèche élancée».

À Mortagne, l'hôtel qu'ils habitent est une «petite boutique, ressemblant plutôt à une écurie [...] [et] le lit [est] quelconque». Heureusement, «un beau clair de lune réjouit nos cœurs». Le lendemain, ils voient Condé, Le Mans, Laval et Rennes. C'est en omnibus qu'ils se rendent au Mont-Saint-Michel en passant par la longue jetée. En décrivant la beauté des lieux, il n'oublie pas de mentionner l'hôtel Poulard où «l'on mange les meilleures omelettes de l'univers entier». Il profite aussi de sa visite pour prier le «grand archange» à qui il avait confié le destin de son amour pour Emma.

36. Dionne a publié un compte rendu du livre du père de Rochemonteix dans *La Revue canadienne*, vol. 32, février 1896, p. 96-107.

Le dimanche 25 octobre, les Dionne sont à Saint-Malo. Le biographe de Jacques Cartier ne pouvait parcourir cette ville sans ressentir une puissante émotion. Un cocher le conduit à Limoilou pour visiter la vieille demeure de l'explorateur qu'il examine «de la cave au grenier». Elle appartient, à cette époque, à une dame de la Tarouiller qui accueille aimablement ses visiteurs.

À Lamballe, une scène cocasse: «près de la gare, quatre Français joliment gris se chicanent à qui mieux mieux, et nous amusent considérablement. Que de paroles pour ne rien dire!» Le couple continue son périple breton. Il est séduit par la petite ville de Saint-Brieuc, puis Emma et Narcisse se rendent à Sainte-Anne d'Auray «qui n'a rien d'intéressant à part sa basilique». Le voyage se poursuit à Nantes et Angers. Dans cette ville, ils rendent visite «à M. A.-E. Aubry, ancien professeur à l'Université Laval, où il enseigna pendant neuf ans. Il nous reçoit avec beaucoup d'égard.» Il amène même les Dionne visiter la ville et sa région.

Le 28 octobre, ils passent à Saumur, à Tours et à Blois où ils rencontrent la supérieure des ursulines, mère Saint-Julien, qui est la fille de M. Aubry. «Elle nous accueille avec la meilleure grâce du monde et nous parle de Québec dont elle se souvient très bien pour y avoir vécu depuis l'âge de six ans jusqu'à quinze.» Après cette visite, ils partent, malgré la pluie, visiter le château de Chambord.

Ils quittent Blois pour Bordeaux sans s'arrêter en route, sauf pour un déjeuner à Tours. À Bordeaux, ils descendent à l'hôtel des Princes et de la Paix, juste en face du Grand Théâtre. Le beau temps n'est pas au rendez-vous, mais la table est excellente. Ils visitent les curiosités de la ville et, dans la cathédrale Saint-André, ils assistent «à un office présidé par le cardinal-archevêque de Bordeaux». Mais Bordeaux n'est qu'une étape du pèlerinage qu'ils veulent faire à Lourdes. Le 31 octobre, on les retrouve donc à Tarbes. Ils font le tour de la ville «avec un cocher de place. Rien de bien remarquable.

Beaucoup d'ânes chargés de paniers, des bœufs, du bois à vendre, et des marchés à chevaux.»

Enfin Lourdes, «ce lieu si ardemment désiré». Ils s'arrêtent à l'hôtel Heins «appelé *La Solitude* (villa) excellent sous tout rapport». Le vent d'automne n'arrête pas leurs dévotions devant la grotte miraculeuse ou au milieu des processions sur l'esplanade. À l'office de la Toussaint, Dionne admire «le chant magnifique et très impressionnant». Il se rend au Salut du Saint-Sacrement à la grotte et, pendant la cérémonie, le vent détache une feuille au-dessus de la grotte, il la recueille «religieusement» et la conserve dans son journal. De Lourdes, ils mettent le cap sur Rome. Le train passe par Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Montpellier et Arles.

Leur premier arrêt est Marseille où ils logent sur la rue de Noailles «qui n'est que le prolongement de la fameuse Cannebière». Ils montent à Notre-Dame-de-la-Garde, admirent le port «qui est immense», les places et les boulevards. «Les Marseillais ont raison d'être fiers de leur ville.» De là, ils longent la Côte d'Azur: Cannes, Nice et Monaco. «Tout ce petit coin de pays est simplement enchanteur.» Le 4 novembre, ils s'arrêtent en territoire italien à Vintimille, à l'hôtel des Voyageurs. «Un beau trou sale!». Les jours suivants ils sont à Gênes où les «rues sont étroites et tortueuses, mais plusieurs ne sont qu'une suite de splendides palais de marbres somptueusement décorés à l'intérieur». À Pise, Dionne est impressionné par l'ensemble architectural formé par la cathédrale, le baptistère, le célèbre campanile penché et le Campo Santo. «Ces quatre monuments réunis sur une même place, dans un espace restreint, constituent un groupe artistique sans pareil.»

Ils arrivent enfin à Rome, à la pension française Lavigne «renommée pour sa clientèle distinguée». Tardivel et son ami Hurtubise y ont séjourné quelque temps auparavant.

La Ville éternelle

Les Dionne passent les dix jours suivants à visiter Rome. Beaucoup d'émotions les attendent. Ils reçoivent des lettres de

Québec qui contiennent de mauvaises nouvelles. Le 21 octobre, un incendie a rasé la maison des Bidégaré à Saint-Roch. La mère d'Emma a été sauvée de justesse en sortant par une fenêtre³⁷. Ils apprennent aussi la mort d'un ami, le père Arthur Bouchard, de l'ordre du Très-Saint-Sacrement, décédé à Trinidad le 12 septembre.

Au Séminaire canadien, ils ont au moins la consolation de retrouver Mgr Bégin ainsi que Mgr Gravel, de Nicolet, et Mgr Labrecque, de Chicoutimi. En bons catholiques, Emma et Narcisse font le pèlerinage des églises de Rome sans négliger les grands monuments de l'Antiquité. «Rome nous produit un bon effet et nous commençons déjà à nous y attacher.» Le 9 novembre, ils assistent à Saint-Jean de Latran à la fête de la Dédicace.

Nous allons assister à la grand'messe dans la célèbre basilique. Musique superbe, Messe de Capocci, dont le chœur est dirigé par Capocci lui-même. Le soprano Maureschi se fait entendre à notre grande joie.

Ils s'arrêtent au jardin Pincis, dont ils admirent l'ordonnance française.

Au bord des allées sablonneuses, on voit sur des piédestaux de marbre blanc des grands hommes ou prétendus tels, Cicéron, Plutarque, Virgile, Léonard de Vinci sont là en compagnie de révolutionnaires italiens. O gloire!

Ils visitent bien sûr le Vatican et s'aventurent «dans les jardins que fréquente Léon XIII».

Nous nous attardons à examiner la jolie petite grotte, miniature de celle de Lourdes. Le jardinier nous donne trois oranges et nous fait voir la basse-cour. Nous y visitons aussi les voitures de gala qui ont servi aux différents papes depuis plus d'un siècle jusqu'à Pie IX. Léon XIII ne s'en est jamais servi.

Dionne tient également à voir la prison Marmertine où furent écroués saint Pierre, Jugurtha et Vercingétorix. Salluste en fit une sombre description qui, selon Dionne, est encore à peu près exacte. Ce qui l'attire en ce lieu, c'est la curiosité d'y

37. *Le Courrier du Canada*, 21 octobre 1896, p. 4; 22 octobre 1896, p. 3.

voir un bas-relief que Mgr de Forbin-Janson y fit placer à son retour du Canada.

Grâce à Mgr Bégin, les Dionne reçoivent, le 15 novembre, une invitation spéciale pour assister à la messe privée du pape. C'est un insigne honneur qui les touche profondément et ils lui en seront très reconnaissants. «La veille au soir, au moment où nous nous y attendions le moins, un messenger nous avait apporté à la pension Lavigne le permis d'assister à la messe de Léon XIII.»

Du 16 au 22 novembre, ils font une tournée de l'Italie du Nord. D'abord Assise, Narcisse est tertiaire de saint François et il tient à faire ce pèlerinage malgré une température détestable. Ils vont aussi à Ancône et à Lorette où il décrit son hôtel comme «un joli trou infect où l'on a failli crever de faim». Le 18, il visite Campocavallo où se trouve un curieux tableau miraculeux de la Vierge. À son retour, Dionne publiera, à propos de cette histoire, un article dans le *Courrier du Canada*³⁸.

Ils arrivent enfin à Venise. Le temps est un peu froid mais néanmoins agréable. Ils sont tous les deux charmés par la ville «superbe, vaste, populeuse, assise au milieu de la mer, sans qu'on aperçoive pour lui servir de base, ni une motte de terre, ni une pointe de rocher». Il prend plusieurs pages de son journal à décrire cette merveilleuse cité. «Nous sommes ravis de tout ce que nous voyons à travers ces rues liquides.[...] Ce fut un enchantement que cette journée à Venise et jamais nous n'en perdrons le souvenir.»

Ils s'arrêtent ensuite à Padoue, puis à Florence, «la cité des fleurs [...], fière des chefs-d'œuvre dont elle couvre ses places comme on orne un salon de bibelots de prix». Le soir, ils vont au théâtre Pagliani entendre *La Bohème* d'Henri Murger. «Beau théâtre en marbre, mais pièce mauvaise.»

38. N.-E. Dionne, «La Vierge de Campocavallo», *Le Courrier du Canada*, 24 décembre 1896, p. 5.

Le 22, ils sont de retour à Rome et assistent à la messe de Sainte-Cécile célébrée par le cardinal Rampolla et chantée par des chœurs superbes. C'est une autre expérience spirituelle et musicale mémorable. Ils retournent une dernière fois au Vatican pour «faire bénir [des] objets de piété par le pape».

Voir Naples et revoir Québec

Les Dionne quittent Rome le 25 novembre. Plus qu'une simple visite touristique, ce fut pour eux une expérience de vie. Dans son journal, après ses propres descriptions et récits, Dionne a retranscrit près de cinquante pages du livre de René Bazin *Les Italiens d'aujourd'hui*³⁹, où l'écrivain français évoque ses souvenirs de la Ville éternelle. Sans doute, le bibliothécaire de la Législature souscrit-il à chaque ligne de ce texte qui exprime mieux qu'il ne saurait le faire ce qu'il ressent au terme, déjà, de son séjour italien.

Il ne faudrait pas visiter Rome, il faudrait l'habiter, la contempler à ses heures de suprême beauté, lui dire des mots d'amour dont une ville a l'air de sourire, comme une femme. Et ce sont là des moments rares, imprévus, que les guides sont impuissants à préparer, dont la douceur prend l'âme.

Leur dernière escale italienne, c'est Naples, «une ville bruyante, Naples, c'est le bruit, c'est la vie qui déborde, l'agitation fébrile, les cris joyeux. Quel brouhaha!» Dionne endosse tous les superlatifs qu'a inspirés aux poètes cette belle cité. Il en savoure le site et le doux climat: «il n'en est pas de plus délicieux; on n'a pas besoin de s'habiller, on est vêtu du climat». Le 26 novembre, ils font une excursion à Pompéi en voiture, par un temps morne. La ville-musée leur laisse une sinistre impression. «Toute cette ville a un aspect étrange et terrifiant. C'est un squelette gigantesque, c'est le palais de la mort.»

Ils passent leur dernière journée dans les environs de Naples à découvrir les promontoires et les belvédères qui leur

39. Publié à Paris, chez Calmann-Lévy, en 1894.

offrent des panoramas inouïs sur Naples et sur Pouzolles. Dans l'après-midi du 27 novembre, ils embarquent en pleine rade de Naples à bord du *Fulda*, de la compagnie allemande North German Lloyd (Norddeutscher Lloyd Bremen)

Le *Fulda* est un magnifique vaisseau, blanc comme un cygne et très confortable. Bonne table, bon service. L'équipage est allemand, mais les passagers sont en partie américains.

À 21 heures, le navire quitte la baie de Naples en direction de Gibraltar. Il est tard et la nuit est tombée.

La Méditerranée est calme et nous nous mettons au lit sans trop d'appréhension. Ma compagne repose comme aux beaux jours de sa jeunesse sur terre et moi aussi, perché au second étage de ma cabine.

C'est l'automne et la mer n'est pas toujours d'huile. La Méditerranée «nous secoue joliment», Emma lutte contre le mal de mer et parvient à y échapper pour l'instant. Le 29, le *Fulda* passe en vue des côtes de la Sardaigne et le 30, ils font escale à Gibraltar; au-delà, c'est l'Atlantique. Au large, on croise le fier paquebot *Kaiser Wilhem II* «qui échange des saluts avec son compère de la même ligne. Ils sont bien heureux ceux qui arrivent au port!»

Heureux sont-ils, en effet, car les passagers du *Fulda* vont passer une bien pénible nuit en mer.

Il fait nuit, et le vaisseau est ballotté comme une coquille de noix. Bientôt la vague s'enfle et s'abat sur notre frêle nacelle comme pour l'enfoncer plus profondément dans l'abîme au-dessus duquel il est suspendu. C'est affreux et j'éprouve des serremments de cœur. Mon Emma, qui a quelque peu payé le tribut à Neptune, dort comme une princesse enchantée, tandis que moi, couché à plat sur le sol, jouis en silence du spectacle terrifiant d'un vaisseau en lutte avec l'élément perfide. Je ne clos pas l'œil de la nuit, attendant à toute minute l'instant qui devra être mon dernier.

Ce n'est qu'au matin que le malheureux Narcisse réalise qu'il est encore de ce monde. «Je devins convaincu que j'avais eu tort de me désespérer et je repris mes sens.»

Dionne réalise que l'Atlantique Nord en décembre n'est pas de tout repos. La traversée est longue, très longue. À midi le 1^{er} décembre, ils ont à peine fait le quart du voyage.

Quand en verrons-nous la fin? Nous passons la journée au lit, afin d'éviter les désagréments du vomito qui est suspendu sur nos têtes comme l'épée de Damoclès.

Le grondement de la mer est terrible, «une voix de tonnerre». Lorsque le navire longe la côte de San Miguel des Açores, il écrit: «Cette vision de la terre nous fait un bien incalculable».

Heureusement, les jours suivants, la mer se calme et le navire avance de 350 milles par jour. Le 7 décembre, il atteint 370 milles. «Ça va mieux.» Le lendemain, c'est dimanche, on fait lecture de la messe sur le pont et, le soir, un bal s'organise pour les passagers.

Dans la nuit du 9 au 10 décembre, le *Fulda* jette enfin l'ancre dans le port de New York. Au matin, après la visite de l'officier de santé, ils débarquent, passent à la douane et prennent un coche pour se rendre à l'hôtel Saint Stephen et se restaurer un peu. Sans doute ont-ils hâte de se retrouver au Québec, car à 18 heures le même jour ils prennent le train du New York Central à destination de Montréal.

Ils profitent de leur passage dans la métropole pour aller saluer le père Désy, un jésuite, ami de la famille Bidégaré. Dionne lui est reconnaissant d'avoir encouragé dès le début ses amours avec Emma. La dernière étape du voyage se déroule sans histoire et les Dionne retrouvent leur ville et leur famille au matin du 12 décembre 1896. «Enfin, nous sommes arrivés chez-nous, bien contents de revoir nos parents et amis.»

Emma et Narcisse avaient fait un périple de 95 jours, ils avaient visité 7 pays, 78 villes, 124 églises, 13 musées, 6 bibliothèques, 5 trésors d'églises, 8 théâtres et 7 cimetières célèbres.

Parcourir le monde et se découvrir soi-même

Ce ne fut pas le dernier voyage européen de Narcisse-Eutrope. En 1910, cette fois avec son fils Gérard, né en 1897, il reprit la mer. Il se rend à Bruxelles à un congrès international de bibliothécaires pour y représenter le gouvernement du Québec et l'Université Laval. Il visita alors l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Alsace, la Suisse et l'Italie, et put revivre encore une fois des émotions qu'il avait partagées avec Emma en 1896.

À la fin du XIX^e siècle, faire un long voyage culturel et religieux en Europe était un privilège que peu de Québécois pouvaient s'offrir. Dionne était conscient de cette chance que son éducation et son statut social lui permettaient. Le journal qu'il a rédigé pour lui-même sans doute, mais aussi pour ses enfants, est un témoignage de l'importance qu'un tel voyage prenait dans la vie d'un honnête homme de l'époque.

Plus qu'un beau rêve longtemps caressé et planifié, le voyage de Dionne raconte aussi l'itinéraire d'un personnage engagé dans les débats de son temps. Le congrès de Trente fut un événement central dans son récit. L'antimaçonnisme se portait bien dans le monde catholique de la fin du siècle et beaucoup, comme Tardivel, se laissaient emporter par leurs convictions et devenaient fragiles aux fabulations de quelques habiles. Dionne a le mérite de garder une réserve de bon aloi dans cette guerre contre le «grand complot de l'Église de Satan», il ne cède pas trop facilement aux révélations stupéfiantes, ni aux déclarations spectaculaires.

La tournée européenne des Dionne garde tout de même une dimension authentiquement religieuse et spirituelle. Ce sont des catholiques de stricte obédience. Pour Emma et Narcisse, Paris, le Mont-Saint-Michel, Lourdes et Rome ne sont pas seulement des curiosités touristiques mais les étapes d'un pèlerinage où ils expriment ce qu'ils sont et ce en quoi ils croient. Néanmoins, ils savent goûter le charme des bonnes tables, l'atmosphère coussinée des hôtels (malgré quelques déceptions), l'animation des gares et le plaisir de ceux qui

peuvent s'offrir toutes les douceurs de cette fin de siècle. Enfin, ce voyage leur a permis de voir vivre leur époque et de se tailler des souvenirs sur le décor de leur temps: le tsar à Paris, la grande Sarah sur scène et Léon XIII dans sa chapelle privée, Saint-Saëns à l'orgue de Saint-Eustache, l'Autriche sous François-Joseph et Strasbourg sous le drapeau allemand.

Gilles Gallichan